



Il y a très longtemps, avant les défenses, chaque éléphant mâle avait des ailes. Écailleuses, griffues et couvertes de veines, elles transportaient les mâles à travers les airs tandis que les femelles les regardaient depuis le sol, avec un intérêt mitigé. Ils accomplissaient leurs exploits durant la période de l'accouplement, des figures acrobatiques et des plongeurs spectaculaires !

Jusqu'à ce que le Sage gâche tout.

Le Sage résidait au cœur obscur des bois. C'était un ronchon pieux à la peau plissée, qui le plus souvent restait seul. Un jour où le Sage priait, un éléphanteau volant lui lâcha un tas de matière puante sur la tête. Selon certains, ce jeune était un coquin ; selon d'autres, il avait tout bonnement raté sa cible (ou mis dans le mille, selon ceux qui avaient une mauvaise opinion du Sage). Bien décidé à avoir le dernier mot, le Sage jeta un sort à tous les éléphants : ils ne voleraient plus.

En quelques jours, les ailes de tous les pachydermes se rabougrirent en une petite excroissance translucide avant de disparaître complètement. Les éléphants bondissaient et tombaient. Le bruit sourd de leurs chutes et leurs cris d'angoisse réduisirent au silence jusqu'aux oiseaux les plus bavards, à des kilomètres à la ronde.

L'un des éléphants – appelons-le l'Éléphant – tenta de négocier avec le Sage. Comme d'habitude, celui-ci

était d'une humeur exécrable, mais il écouta l'Éléphant jusqu'au bout.

Le tigre a ses rayures, plaيدا l'Éléphant. Le paon, sa queue. Le gaur est si laid qu'on ne distingue pas son cul de sa bouche, mais au moins il a des cornes.

Que veux-tu de moi ? s'enquit le Sage.

Les ailes, ô saint Sage. Les ailes étaient notre meilleur atout.

Cesse de me qualifier de saint. Même si je voulais inverser le sort, ce qui n'est pas le cas, je ne pourrais pas. Ce qui est maudit est maudit.

Ne peux-tu nous donner autre chose, alors ? Une belle chose, puissante, qui soit à nous ?

Après moult flatteries et autre baratin, le Sage accepta. Il versa une poignée de poussière dans un sac en tissu. Frottes-en une pincée contre tes dents du haut, dit-il, et tu verras.

L'Éléphant suivit ce conseil et le lendemain matin deux de ses dents avaient grandi pour former d'étincelantes défenses incurvées en ivoire. D'abord, il ne fut guère impressionné. Elles étaient belles, mais inutiles, contrairement aux larges ailes écailleuses. Mais ce jour-là, les autres animaux de la forêt se rassemblèrent autour de l'Éléphant et s'émerveillèrent de ses nouveaux appendices. Les singes s'y accrochaient, les oiseaux se posaient à leurs extrémités. Au fond de la forêt, les tigres rugirent de jalousie.

Les éléphantés trouvèrent ces défenses très belles. Les autres mâles, l'ayant remarqué, passèrent un peu de poussière du Sage sur leurs propres dents, et bientôt presque tous les mâles de la forêt eurent des défenses – avec des résultats très divers. Certaines étaient jaunâtres et fendues, d'autres minces et pointues, certaines émoussées, d'autres longues, et un pauvre crétin difforme mourut de faim parce que ses défenses se croisaient juste devant sa bouche. Tout le monde s'accorda à dire que les défenses les plus majestueuses étaient celles de l'Éléphant.

La rumeur à propos de ces défenses atteignit le Rajah, qui invita l'Éléphant au palais afin de voir par lui-même ces miracles jumeaux. Pour préparer sa venue, on polit les sols jusqu'à en faire des miroirs, on démolit les marches avant de les reconstruire à l'échelle de ses pattes. L'Éléphant gravit cet escalier monumental, la foule des roturiers l'applaudit en contrebas. Dans le palais, les nobles en extase rivalisèrent de cris admiratifs. Une dame s'évanouit ; les autres l'enjambèrent pour s'émerveiller du visiteur. Même le Rajah recula à sa vue. Une créature tellement puissante, et puis ces défenses, ces stupéfiantes, ces incroyables défenses !

Ils offrirent à l'Éléphant des grenades, des crèmes veloutées, du lait au miel, tout ce qu'il demandait. L'Éléphant vivait un moment exquis ; ivre de sucre et de plaisir, il accepta la proposition du Rajah de passer la nuit au temple, seul bâtiment au plafond assez élevé pour qu'il pût y entrer.

Le lendemain matin, quand le Rajah vint le voir, l'Éléphant entama ses adieux. Mais le Rajah le supplia

de passer une autre nuit dans le temple, car un prince du voisinage avait entendu parler des défenses et il était en route vers le palais. L'Éléphant accepta, car qui pouvait dire non au Rajah ? Jour après jour, le Rajah renouvelait sa requête et, tandis que les visiteurs se succédaient au temple, l'Éléphant commença à s'inquiéter. Une nuit, il testa les portes du temple et les découvrit verrouillées. Le lendemain matin, au réveil, il s'aperçut que sa cheville était entravée par des chaînes.

Ainsi, au fil des ans, des centaines de personnes vinrent déposer des fruits devant l'éléphant du Rajah. Ils l'honorèrent par des chansons, des sculptures et des peintures. Les enfants réclamèrent des jouets en forme d'éléphant doté de défenses longues comme le doigt, et chaque rajah voulut posséder son éléphant mâle. Ils envoyèrent des chasseurs dans les forêts, qui creusèrent de profondes fosses, avant de les recouvrir de branches et de fruits en guise d'appât.

Au bout d'un moment, aucune ménagerie royale digne de ce nom n'abritait moins d'une demi-douzaine d'éléphants mâles. Les temples en firent autant. Mais aucun n'était aussi célèbre et aimé que le tout premier mâle, dont le Rajah fit graver l'effigie sur une pièce d'argent, afin qu'il soit honoré jusqu'à la fin des temps.



Les éléphants de la forêt décidèrent que le Sage devait payer. Leur cheffe était la Grande Mère, qui explora les plus obscures profondeurs feuillues jusqu'à ce qu'elle découvre l'antre où il se cachait, une caverne trop étroite pour qu'une créature plus large qu'une panthère pût y pénétrer.

Un soir, alors que le Sage en sortait sur la pointe des pieds, elle le jeta à terre et l'immobilisa sous sa patte. Le Sage gigota et hurla. Continue comme ça, dit-elle, et je te fais un autre trou dans la tête.

Le Sage se retint presque de respirer.

C'était mon fils, dit la Grande Mère. Il est mort dans ce palais, dans leur cage. Ils ont brûlé son corps à leur manière païenne. Même ses os ! Comment, sans ses os, puis-je faire le deuil de mon petit chéri ?

Comment, dit le Sage, incapable de poursuivre jusqu'à ce que la Grande Mère ôte sa patte de sa poitrine. Comment as-tu appris cette crémation ?

J'ai senti ses cendres dans le vent.

Le Sage s'effondra sur une pierre, la tête dans les mains. Il n'avait pas voulu les fosses, les flèches ni les chaînes. C'était bien pire que lorsqu'il avait rivé au sol les éléphants, qui ensuite ne lui adressèrent plus la parole pendant dix ans. Maintenant, le Sage était un fugitif dans sa propre forêt.

La Grande Mère exigea que le Sage débarrasse les mâles de leurs défenses, mais pour cela le Sage était impuissant. Alors même que la Grande Mère levait sa trompe pour le frapper à mort, le Sage s'écria : Attends, j'ai une proposition à te faire !

Niché entre deux collines se trouvait un lac, inconnu des hommes et des bêtes. Le Sage lui en montrerait le chemin, puis elle le montrerait à son tour à ses semblables. Ainsi, les éléphants sauraient où

aller à l'approche de la mort. Ce serait l'emplacement de leur dernier repos, sur les rives d'un lac secret, où ils pourraient boire l'eau bleue et mourir en paix. Là, ils pourraient pleurer à l'écart du monde. Leurs ossements et ceux de leurs descendants seraient inaccessibles aux humains.

Rien à fiche de ton paradis funèbre ! dit la Grande Mère. L'homme le découvrira tôt ou tard, et tout ce qu'il verra c'est un champ d'or blanc à exploiter. De nos dépouilles, il fera des perles et des bracelets.

Le Sage ferma les yeux et vit que c'était là une possibilité infime. Quelqu'un viendrait, mais pensant qu'il valait mieux ne pas entrer dans les détails, il dit : C'est un endroit que la plupart des hommes ne trouveront pas, mais si un homme devait venir et voler le plus petit fragment, il le reposerait aussitôt et périrait.

Ainsi vit le jour le cimetière des éléphants. Tous les éléphants connurent bientôt le chemin des morts. Certains parcoururent des kilomètres en boitant, le corps couvert de flèches, laissant leur trace sanglante dans les champs et la forêt, sur les herbes et les buissons, pour rejoindre le lac secret. Ainsi que le Sage l'avait promis, une gorgée de cette eau et l'éléphant pouvait s'éteindre en paix.

L'emplacement du cimetière était un secret qu'ils gardèrent avec tant de précaution qu'aucun éléphant ne l'évoquait à voix haute ; tous le chuchotaient à travers leurs pattes. Les éléphants s'habituerent si bien à ce silence qu'ils développèrent une langue nouvelle, à une fréquence indétectable pour l'oreille humaine.

Un seul éléphant rompit le serment, une femelle née avec une unique défense jaune sale dont elle était très fière. Elle avait eu une prise de bec avec un langur qui refusait de croire à l'existence d'un tel cimetière. Elle indiqua son emplacement au langur, mais avant que le singe ne pût passer d'un arbre à l'autre pour informer ses congénères, la Grande Mère bondit des fourrés et, d'un coup de trompe, tua le langur. L'éléphante à la langue trop bien pendue supplia le troupeau de la pardonner, mais il n'y avait pas de plus grand péché que la divulgation du secret. Pour garantir son silence, on la précipita du haut d'une falaise.



Une ère nouvelle succéda à l'ancienne. Des continents se séparèrent et se percutèrent ; des montagnes naquirent de leur collision. Les rois se battirent, épousèrent des reines, engendrèrent d'autres rois, leurs exploits furent embellis, les chansons les immortalisèrent. Mais le garçon sans père qui nous intéresse à présent, loin d'être de sang royal, était si insignifiant qu'il n'avait même pas de nom.

Il avait besoin de travailler. On lui avait parlé d'une voie qu'on creusait et pavait à une grande distance de son village ; il partit donc à pied, empruntant tous les camions qui voulaient bien de lui. Un jour, il rencontra une vieille femme misérable, oisive au bord de la route. Il lui demanda où se trouvait le chantier de la future voie ; lorsqu'elle leva le visage vers lui, sourit et exhiba une seule longue dent d'un jaune sale, il regretta de n'avoir pas attendu pour interroger quelqu'un d'autre. Dépliant les doigts d'une main, elle lui montra la direction à suivre le long des lignes

entremêlées de sa paume, jusqu'à un lieu qui, promet-elle, le rendrait bien plus riche que n'importe quelle route. À défaut d'un autre guide, le garçon suivit les conseils de la vieille ; il marcha et marcha encore, incapable de s'arrêter. Le soleil semblait immobile, un bouton blanc cousu sur le ciel bleu.

Enfin, le garçon arriva à un lac que personne de sa connaissance n'avait jamais vu et dont il avait eu vent seulement par les légendes.

Que dirait-il plus tard du cimetière des éléphants ? Le silence était d'un autre monde. Il y avait un lac si calme qu'il semblait en verre et, tout autour de ses berges, aussi loin que portait le regard, de gigantesques crânes d'éléphants, aux orbites aussi grosses que sa propre tête, des mâchoires innombrables garnies de dents trapues, de longs os immaculés, des cages thoraciques semblables à des grottes, et des défenses si phosphorescentes qu'elles paraissaient briller de l'intérieur.

Le garçon souleva une pièce d'ivoire guère plus longue que son avant-bras, pesant un kilo tout au plus. Combien de roupies pourrait-il en tirer ? Sûrement assez pour permettre à sa famille de vivre pendant un an, après quoi il serait en âge de demander au contremaître le poste de son père.

Il contrôla le frisson de terreur qui lui serrait le cœur. Il enveloppa la défense dans sa chemise, coinça le tout sous son bras et rentra chez lui en auto-stop. Il voyagea plusieurs jours, dormant dans les maisons de thé qui l'acceptaient pour la nuit ou, sinon, à la belle étoile.

Une fois rentré chez lui, sa belle-mère enleva le tissu recouvrant la défense avec autant de précaution que si elle retirait le bandage d'une plaie. Ses lèvres se séparèrent ; elle poussa un léger soupir. Elle serra la main du garçon, lequel crut que, contrairement à ce qu'il avait toujours pensé, elle l'aimait réellement après tout, qu'elle ne partirait jamais, comme elle avait très souvent menacé de le faire s'il ne rapportait pas assez d'argent à la maison. Maintenant, voilà qu'elle l'appelait *mon fils* ou *ce garçon si intelligent*, au lieu des habituels *fil-d'une-autre-femme* ou *petit orphelin*.

Le lendemain matin, le garçon se réveilla avec de nouveaux espoirs, jetant de temps à autre un coup d'œil au pied de l'anacardier, où au crépuscule il avait enterré la pâle merveille. Il y voyait leur potentiel enfoui, une graine qui pousserait, se fendrait, se multiplierait. Sa belle-mère comptait demander à son frère comment vendre l'ivoire, mais elle avertit le garçon de ne pas ouvrir son joli bec, pour éviter d'attirer les ennuis.

Enchantée de son avenir doré, la belle-mère entendit à peine le garçon se plaindre de migraine. En début de soirée, il s'alita. Touchant ses tempes, il y découvrit un filet d'un liquide plus poisseux que la sueur.

Les jours suivants, d'autres changements se manifestèrent. Il ne pouvait plus inspirer la moindre bouffée d'air sans en percevoir toutes les senteurs, comme si cet air était devenu limpide et particulier, comme s'il pouvait en détailler toutes les nuances, qu'il avait vécu toute sa vie avec du coton plein le nez et qu'à présent, seulement maintenant, ses narines étaient

dégagées. Sa belle-mère était oignon et sueur, matinée de fenouil. Sa mère, lui revint-il, dégageait un léger parfum de sucre brun caramélisé.

Puis il se mit à accueillir des souvenirs saisissants, des instantanés d'une époque de sa vie si ancienne que personne n'aurait pu croire que ces images lui appartenaient en propre. Il se rappela son premier hoquet, stupéfiant, dans le ventre de sa mère. Il se rappela la pulsation liquide du cœur de sa mère, une basse lente accompagnant ses propres palpitations frénétiques, et l'odeur métallique qui marqua sa mise au monde. Il se rappela le visage maternel, hagard et aimant, ces yeux de la nuance changeante d'un ciel d'orage.

Il partagea ces sensations inédites avec sa belle-mère, qui ne sut que faire de toutes ces divagations. Cesse tes jérémiades, lui dit-elle, et porte l'ivoire chez mon frère.

Mais le garçon eut peur de son corps et de son esprit, de leurs débordements imprévisibles hors de leurs frontières naturelles et familières. Le lendemain matin, il déterra la défense et la coinça sous son bras. Traversant la forêt et les champs, il partit à la recherche du cimetière des éléphants. Mais la sorcière à la longue dent jaune avait disparu, ses indications avec elle, et il se retrouva à marcher en rond.

En rentrant chez lui, le garçon enfouit la merveille dans un endroit inconnu de sa belle-mère, qui riposta en refusant de lui préparer à dîner et en le traitant d'enfant de putain. Le garçon avait bien d'autres soucis. Il y avait sa peau, qui se mit à épaissir et à durcir par endroits, pour former des plaques sombres, semblables

à du cuir, sur son dos, ses jambes, son front. Il y avait ses ongles, qui poussaient en tuiles dures et jaunâtres. Et tous les soirs, une douleur pulsait à la racine de ses deux canines supérieures. Elles semblaient bizarres au contact de sa langue, une paire d'imposteurs malvenus. Dans la glace, elles semblaient plus blanches que ses autres dents.

Était-il garçon ou éléphant ? se demanda-t-il. Pouvait-il être les deux en même temps ?

Ne sois pas idiot, le réprimanda sa belle-mère. Personne ne peut être deux choses à la fois. Pour l'instant, tu es un garçon, plus ou moins. Mais tu te transformes à vue d'œil en éléphant.

C'est à cause de cette défense, dit le garçon, les larmes aux yeux. C'est cette défense qui a causé tous ces problèmes. Et si je la rendais ? Pourrais-je alors inverser la malédiction ?

Oh, mon gentil crétin de fils, il est hors de question d'inverser une malédiction, tout le monde le sait. Mais peut-être pourrions-nous tirer profit de cette malédiction ?

D'abord avec gentillesse, elle le pressa d'essayer de se rappeler l'emplacement du cimetière des éléphants. Elle lui suggéra d'y retourner, avec une brouette, et d'y prendre tout ce qu'il pourrait. C'est toi qui te serviras, ajouta la belle-mère, car tu es déjà maudit, et puis j'ai mal au dos depuis un moment, alors je resterai à la maison. Penses-y, mon sucre d'orge ! Un seul voyage là-bas et ta pauvre belle-mère sera définitivement dispensée de travailler. Toi aussi, tu en seras dispensé, tu

auras devant toi toute une vie de mangues, de bananes et de repos ; libre comme l'air, tu pourras aller où tu voudras.

Ce soir-là, le garçon resta éveillé dans son lit, explorant ses souvenirs de l'emplacement du cimetière, non pour satisfaire à la demande de sa belle-mère, mais pour rendre ce qu'il avait volé. Il refusait de croire sa belle-mère à propos des malédictions. Il était le héros de sa propre histoire ; il jura de prendre son destin en main, de décider de sa fin, quoi qu'il pût arriver à son corps.

À ce serment, son corps réagit violemment.

Le garçon n'eut même pas le temps de crier de douleur quand ses deux dents pointues poussèrent pour former des défenses d'un blanc si immaculé qu'elles brillaient dans l'obscurité. Son dos s'incurva, s'arrondit ; son nez s'allongea, épaissit, s'alourdit, une force surpuissante sourdait de chaque repli en accordéon de cet organe tout neuf. La plante de ses pieds devint douce et très sensible, les doigts se réunirent. Il ressentit un agréable frémissement vers le coccyx. Il éternua.

Il se leva, tomba à quatre pattes, de ses épaules fit un trou dans le toit. Il donna deux coups de tête dans le mur en boue séchée et se fraya un chemin dans la cour, vers le mûrier. Il apprit très vite à se servir de sa trompe, à déblayer la terre, à pincer une baie pour s'accorder un bref plaisir. Il trouva enfin la merveille, qui brilla sur la terre veloutée. Alors même qu'il la secouait pour la débarrasser de la poussière, il sentit son odeur dans le vent. Oignon et sueur, avec une nuance métallique.

Il se tourna vers sa belle-mère. Elle braquait sur lui le fusil de son père. Ses yeux arrondis par la peur, le dégoût et la cupidité restaient fixés sur ses défenses.

Emmène-moi au cimetière, commanda-t-elle.

Certains désirs changent au fil des mois, mais il y en a d'autres si permanents que leur forme et leur puissance nous demeurent d'ordinaire cachées, sauf à de rares et terribles moments. Dieu sait combien de temps il avait perdu à rechercher l'amour d'une mère, combien d'efforts il avait faits pour satisfaire cette femme qui se trouvait maintenant derrière le fusil ! Le désespoir le submergea, le désespoir, le sentiment d'échec et la fureur. Il se mit à rugir à pleins poumons. Il fit quelques pas vers sa belle-mère en chargeant et elle réagit ainsi qu'il s'y attendait : elle lui tira une balle en pleine poitrine.

Avec la douleur arriva un autre souvenir instantané, une réminiscence qui parut à la fois lui appartenir et lui être étrangère, à laquelle ses pattes répondirent en le propulsant à toute vitesse vers les profondeurs des bois.

Il erra la nuit entière en sentant la vie s'en aller par sa poitrine, ses souvenirs de garçon se désagréger et s'éloigner, remplacés par d'autres. Il y avait des éléphants volants, qui tourbillonnaient et sillonnaient le ciel bleu ; il y avait le Sage et la pincée de poudre fatidique ; il y avait le Rajah, les crèmes veloutées, la cage. Tout ce temps, ses pattes obéissaient à une volonté enfouie depuis une éternité. Un oiseau aquatique se laissait porter sur son dos, bien qu'il ne vît aucune eau dans les parages. Dès que son pas

s'alourdit, l'oiseau s'envola, blanc et solitaire dans l'aube striée d'or.

Des heures passèrent ou peut-être des minutes ; l'éléphant ne pouvait en être sûr. Tout ce qu'il sut avec certitude, ce fut l'odeur, qui l'accueillit avant le cimetière – les fantômes des éléphants défunts. Sa vue avait faibli, il ne distinguait que la brume bleutée du lac et du ciel, le blanc cru des ossements. Il but de l'eau et alla s'allonger dans l'ombre du plus gros crâne.

Des cavités du crâne émanait l'odeur de la Grande Mère, antique et minérale, envahissant ses poumons. Cette odeur convoqua d'autres souvenirs : les rides de sa trompe, la colonne de sa patte, cette patte contre laquelle il s'appuyait. Il n'était plus capable de discerner si la lumière faiblissait derrière ses yeux ou dans le ciel, mais tout cela semblait désormais sans importance. Une seule idée occupait son esprit : c'était donc cela, la vérité ! Il devait bien sûr finir ses jours à cet endroit précis, entouré de son odeur à elle et d'une blancheur omniprésente, la blancheur de l'intérieur d'un œuf, comme pour entamer une autre vie.